

trace(r) *ίχνος*



## Trace(r)

Dans son livre consacré aux îles grecques, l'écrivain Philippe Lutz évoque la distinction opérée par les habitants des îles grecques entre « visiteur » et « touriste »<sup>1</sup>, non pas qu'il s'agisse là de stigmatiser un quelconque comportement touristique mais parce que les modalités de fréquentation des lieux ne sont pas les mêmes. Il y a simplement ceux qui viennent une fois dans le cadre d'un voyage et ceux dont la rencontre avec un « paysage » suscite dès lors un besoin de revenir. C'est le processus d'aller-retour qui tisse un lien, nourrit une relation. Kristof Guez, Sylvain Guyot et Pascal Desmichel ont chacun à leur manière développé un rapport fusionnel avec le territoire grec, selon des circonstances de vie différentes. Ils ont investi des lieux (d'un point de vue tant concret qu'idéel, habité donc) à la fois fantasmés et parcourus concrètement, pour en rapporter des matériaux à portée documentaire sans pour autant renoncer à une teneur autobiographique.

La Grèce partagée ici par les trois auteurs géo-photo-graphes s'éloigne spontanément des clichés et des représentations attachées à cette destination. Parce que le temps a permis de se défaire de la vision culturelle, touristique. Parce que le mouvement des allers-retours a permis au regard de s'extraire d'une esthétique à laquelle chacun cède dès lors que le temps est compté. Trace(r) relève d'une pratique ethnographique ; il s'agit d'observer des phénomènes « à bas bruit ». En même temps que tracer renvoie au chemin existentiel que chaque individu inscrit sur la surface de la Terre (sur la carte de son espace vécu). Tracer, c'est s'approprier et se projeter.

## Explorer l'espace palimpseste

Les trois auteurs sont reliés par une même préoccupation : interroger l'épaisseur historique qui entoure ce pays, trouver les traces d'histoires ensevelies dans l'apparence de l'ordinaire. Il s'agit d'aller au-delà des décors flatteurs, de tenter de percer un peu de cette part de mystère – cette aura ? – qui entoure ces paysages grecs, et qui a fasciné déjà tant d'auteurs et d'artistes.

« Il est assez rare que le cinéma s'attache ainsi aux profondeurs de la terre. Assez rare qu'il s'attache avec autant de tendresse et d'opiniâtreté — douze années de tournages erratiques mais obstinés dans le site d'Éleusis — à saisir ce qui survit de mystères passés, de villes enfouies, de vies enfuies. Filippou Koutsafitis a pensé le cinéma comme un art des survivances, une archéologie au sens plein du terme. Mais l'archéologie est un champ de batailles, et pas seulement de fouilles. Le cinéaste a bien vu que les choses survivantes se faisaient la guerre à chaque moment : choses survivantes pour tuer la mémoire (les usines pétrochimiques, l'asphalte par-dessus la Voie sacrée), contre lesquelles des êtres survivants luttent pour redonner naissance à quelque chose, comme chez cet homme qui erre parmi les pierres et en prend soin comme d'enfants blessés. Tout cela guidé par un phrasé d'images si simples et de mots si profonds qui font de ce film un seul et grand poème ».

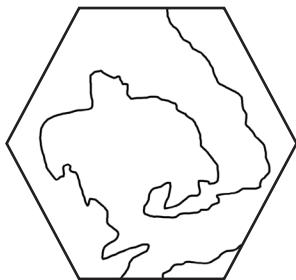
### **Georges Didi-Huberman au sujet du film La pierre triste de Filippou Koutsafitis (Octobre 2013)**

J'avais marché les yeux bandés, à pas chancelants, hésitants ; j'étais orgueilleux, arrogant, satisfait de mener la vie fausse et restreinte du citadin ; la lumière de la Grèce m'a ouvert les yeux, a pénétré mes pores, a fait se dilater mon être tout entier. J'ai retrouvé ma patrie : le monde avec le centre véritable, la signification réelle de la révolution. Aucun conflit guerrier entre les nations de la terre ne saurait troubler cet équilibre

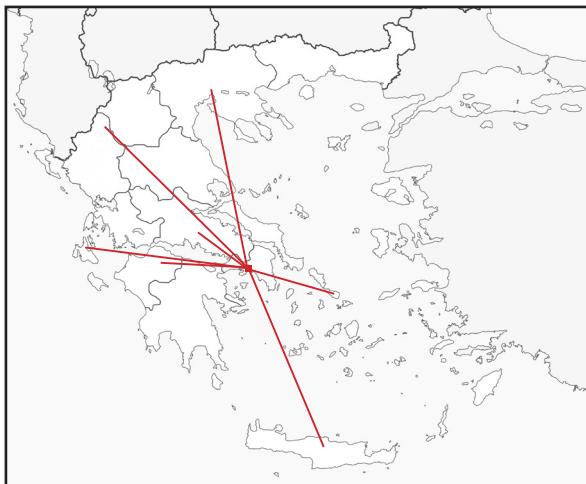
### **Henry Miller - Le colosse de Maroussi**

Il y a bien chez les trois auteurs de l'exposition Trace(r) ce souci de capter les « choses survivantes » en même temps que le désir de partager cette révélation que le voyage grec a provoqué de fondamental en eux.

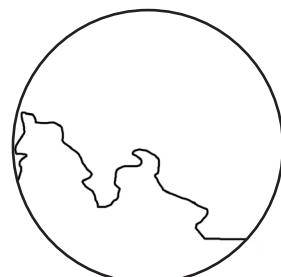




Magnésie  
Pascal Desmichel



Traces  
Sylvain Guyot



Béotie  
Kristof Guez





## **Trois auteurs, trois tracés grecs**

Kristof Guez attribue à son enfance grecque sa « photo-sensibilité » et explique pour large part son destin de photographe professionnel. Son activité s'inscrit très largement dans ce que Danièle Méaux<sup>2</sup> qualifie de « géo-photographie », à savoir une démarche manière de questionnement des enjeux territoriaux et paysagers au travers du medium photographique, dans l'esprit des grandes missions de la DATAR. Il a notamment mis en place, avec la complicité des habitants, l'observatoire photographique de Capdenac (Aveyron) et contribué à de multiples réflexions sur les processus d'urbanisation et d'artificialisation des villes et des campagnes (Clermont-Ferrand, Aubrac, A 75...), de même qu'il a conduit des reportages sur des épisodes traumatisques vite oubliés par les médias en recherche de spectacle (tel le tremblement de terre d'Izmit en Turquie). Ses travaux sont parfois accompagnés de créations sonores et de performances restituées volontiers « hors les murs », là où l'art n'est pas forcément attendu. Ses publications ont aussi parfois une portée nettement plus autobiographique, tel Antikara (publié aux éditions Poursuite), du nom de la petite cité Béotienne près de laquelle il séjourna dès sa plus jeune enfance, jusqu'à la séparation de ses parents. Chez Kristof, la blessure de l'enfant s'accompagne d'une rupture géographique. La Grèce dont il est obligé de s'éloigner se transforme alors en une forme de paradis perdu. Une fois adulte, Kristof n'aura de cesse de retrouver ce village grec pour retrouver les traces de ce monde fantasmé, et poursuivre une relation renouvelée en particulier par le besoin de transmettre ce vécu à son jeune fils.

L'histoire de Sylvain Guyot avec la Grèce remonte elle à l'adolescence, dès le printemps 1991 avec un premier séjour en Crète. Paradoxalement, Sylvain n'a jusqu'alors jamais souhaité intégrer cet espace hellénique dans ses recherches géographiques. Il a conservé cette relation passionnée pour sa seule sphère intime, en multipliant les séjours (21 en 30 ans...), la pratique parfois hésitante mais toujours enthousiasmante de la langue grecque actuelle, et le partage amical et familial de lieux et d'habitants fort accueillants. Récemment, Sylvain a ouvert sa pratique artistique à la

Grèce, par le biais de créations plastiques où l'espace géographique se fait palimpseste, mélange d'épisodes intimes et d'évènements historiques, où l'imaginaire vient se superposer à des traces cartographiques et photographiques. Chacune de ses créations vient émettre un écho dont la résonnance raisonne de manière complexe entre ces différentes échelles.

Pascal Desmichel a fait connaissance avec la Grèce en 2008 à l'occasion d'une collaboration universitaire qui unit (dans le cadre d'un co-diplôme) les équipes pédagogiques de Volos et Clermont-Ferrand<sup>3</sup>. Les journées terrain qui ponctuent le cursus ont suscité des rencontres (entretiens, tables rondes...) avec des acteurs du monde rural (élus, éleveurs, coopératives féminines, associations de diasporas, de tourisme ferroviaire...) dans des régions mal connues de la Grèce continentale, telles les vastes plaines de Thessalie, les moyennes montagnes du Pélion ou les rives du golfe pagasétique. Ces moments d'échanges ont nourri des publications (autour des notions d'atmosphère, des thèmes des cafés-restaurants et du tourisme rural) mais ont surtout été l'occasion pour Pascal d'explorer des « espèces d'espaces » qu'il affectionne à savoir des interstices ou « lisières »<sup>4</sup>, un monde de « l'infra-ordinaire » (Georges Pérec). Rien de mieux que ces contrées grecques pour explorer une poésie du non-achevé, pour interroger la mémoire et la notion de « délieu » (Patrick Prado), pour interroger ce qui fait « patrimoine » ou « paysage », pour développer une esthétique de l'errance (Raymond Depardon).

### **Une exposition qui adopte la règle de trois**

Cette exposition entend donc croiser trois parcours individuels, trois expériences grecques, trois régions de prédilection : la Béotie chez Kristof Guez, la Magnésie pour Pascal Desmichel, les trames urbaines et montagnes grecques chez Sylvain Guyot. Les panneaux prennent l'allure de triptyques abordant des sujets résonnant comme autant de questionnements et d'obsessions propres à chaque auteur. Kristof cherche les marques de ses souvenirs intimes, confronte les traces plus ou moins attestées de l'enfance avec celles de son regard d'adulte, en ré-investissant le village d'Antikara et ses alentours.

Sylvain interroge la mémoire historique qui n'est pas habituellement évoquée à propos de la Grèce, il souligne aussi les problématiques environnementales dont l'évocation lui semble urgente, et met enfin en lumière les trames et formes des villes, des îles et des montagnes parcourues et aimées.

Pascal envisage les traces sous l'angle d'une géographie de ce qui est en train de disparaître, ce qu'il dénomme volontiers une géographie du temps perdu. Il interroge les processus de déliquescence à l'œuvre, s'attache à revisiter à sa manière des notions de sciences humaines qui le touchent, telles les hétérotopies, tels les « tiers paysages », les « temps faibles », les « délieux » (qui ne sont pas des « non-lieux ») formant une « anti-géographie » constituée d'espaces hors du temps et de ruines qui ne feront l'objet d'aucune conservation, d'aucune mise en récit, d'aucune investigation du regard. Pourtant, rappelle le philosophe François Jullien, c'est bien lorsque le lieu se fait lien qu'il y a paysage (lorsque le perceptif se fait affectif). Autrement dit encore, ces traces disparaissent de nos vies car nous ne les investissons plus d'aucune signification. C'est la mort des lieux en somme, celle qui explique que trois millénaires de civilisation grecque demeurent «enfouies à ciel ouvert », invisibles bien que physiquement présentes à la surface de la terre. La trace est un témoin qu'il faut débusquer pour à nouveau le faire parler. Avant qu'il ne se taise peut-être définitivement.

## **Le parti-pris scénographique**

L'exposition a été spatialement conçue comme une lente déambulation que peut emprunter le passant de la maison des Suds. Les documents cartographiques disposés en début de couloir constituent une introduction au voyage en même temps qu'une remise en contexte des territoires évoqués. Le parti-pris de l'exposition est de laisser à chaque auteur le soin de raconter une histoire selon un procédé (mode de lecture, support, dispositif technique) qui lui est propre.

Pascal est très marqué par le réalisme poétique d'Eugène Atget. Il s'attache à témoigner du réel sans pour autant renoncer à une forme de lyrisme ; il n'adhère pas entièrement à l'esthétique austère et « neutre » du style documentaire. L'invitation à la beauté du monde

est trop tentante. Impossible dès lors de renoncer aux ambiances nocturnes, aux scènes un peu tragiques et mystiques, au pathétique et au mélancolique. La géographie doit pouvoir informer et faire voyager en même temps. Ce qui est sérieux peut être séduisant, doit être animé d'une intention littéraire, du désir de faire rêver. Julien Gracq ou Elisée Reclus continuent d'enthousiasmer de nouvelles générations parce qu'ils ont su allier rigueur de la description et belles envolées.

Sylvain développe un propos formellement plus abstrait bien que – paradoxalement ? - plus didactique. C'est le géographe qui tente la synthèse entre le lâcher-prise et le besoin de structurer. Ses images peuvent se lire comme des formes d'abstraction, dont les collages ne sont pas sans évoquer la tentation surréaliste. Les documents originaux ont ici été privilégiés pour mieux appréhender les textures (surfaces, matériaux) et prendre la mesure de l'intention de l'auteur.

Kristof envisage quant à lui son écriture photographique comme un ensemble formant ce qu'il dénomme une poésie visuelle, comme un « phrasé d'images » qui résonnent autant qu'il raisonne, où les photos s'enchaînent et se lisent dans l'esprit d'un vagabondage entre le passé et le présent, entre la fiction et le réel. Les images présentées en triptyques évoquent les trois cercles géographique qu'il à progressivement découvert et exploré par l'image. Ces assemblages d'images visent aussi à relier la quête autobiographique de l'auteur et sa volonté d'interroger la mémoire collective ainsi que l'imaginaire collectif et la fiction. En formant ces allers-retours il souhaite décenter son regard pour tenter de montrer ces lieux “tels qu'ils sont”.

## En conclusion

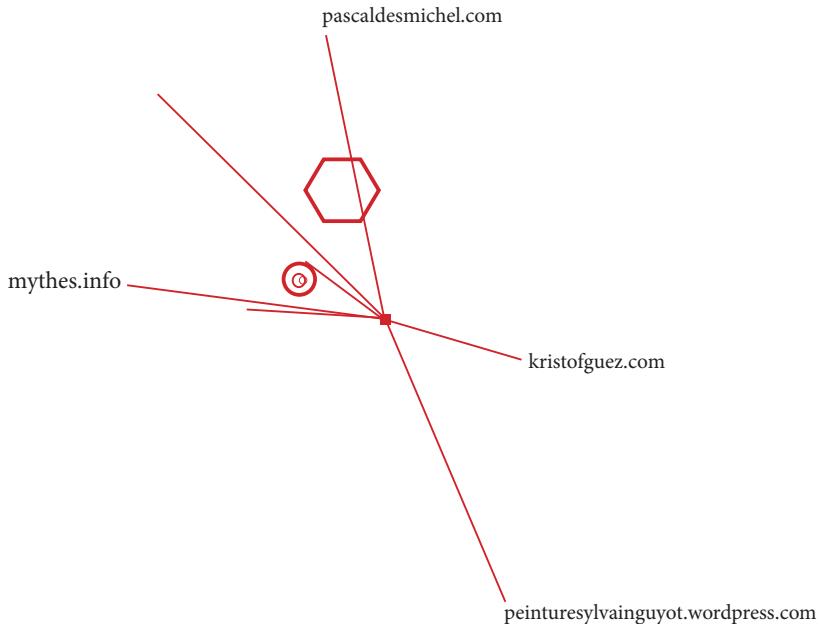
Cette exposition constitue l'ébauche d'une aventure créative en devenir qui doit conduire les trois auteurs sur l'île de Tinos dans le cadre d'une résidence d'artiste organisée par l'association Kinonos au printemps 2021.

<sup>1</sup> Depuis longtemps les chercheurs en tourisme, sociologues ou géographes, se déchirent, accusant certains d'opérer une différence voyageur touriste par seul mépris social à l'égard des pratiques touristiques de masse...

<sup>2</sup> Danièle Meaux, Géophotographies, Filigrannes

<sup>3</sup> Master franco-hellénique DYNTAR dirigé à Volos par Dimitri Goussios et à Clermont-Ferrand par Laurent Rieutort).

<sup>4</sup> Son HDR soutenue à Lyon en juillet 2018 s'intitule « Une géographie des lisières ; pour une approche sensible des marges »



Cette exposition a été organisée par la commission Exarmas dans le cadre de EXARMAS # 13

UMR 5319 CNRS / PASSAGES avec le soutien du CNRS, de l'UBM, de l'IUF.

10 septembre - 13 novembre 2020. Maison des Suds. 12, esplanade des Antilles 33600 PESSAC

